

**Véronique
Mortaigne**

Cesaria Evora

LA VOIX DU CAP-VERT

biographie

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Cesaria Evora, un nom qui résonne comme une légende. Celle d'une femme qui a su capter l'âme et illustrer la fragilité de son pays, le Cap-Vert, au point de devenir une figure du génie national et une star internationale. L'interprète au charisme généreux a vu le jour en 1941 à Mindelo. Née dans la misère, elle a débuté comme chanteuse dans les bars avant de connaître sur le tard un succès mondial, enchaînant les concerts à Paris, New York ou São Paulo.

Véronique Mortaigne, en biographe complice, retrace l'itinéraire de cette femme qui, petit à petit, a retrouvé sa fierté et a pu acheter une grande et accueillante maison à Mindelo. Au rythme des mornas, c'est également le Cap-Vert, ce "petit pays" africain, qui est évoqué dans sa destinée souvent tragique, dans sa singularité insulaire, dans ses chansons et ses musiques.

Un chapitre inédit revient sur les dernières années de la "diva aux pieds nus", qui s'est éteinte en 2011.

VÉRONIQUE MORTAIGNE

Journaliste au Monde depuis 1989, Véronique Mortaigne a été chroniqueuse musicale sur Paris Première, France Musique et France Culture. Elle a écrit plusieurs ouvrages sur la musique latino-américaine et des biographies de chanteurs.

DU MÊME AUTEUR

Cesaria Evora, la voix du Cap-Vert, Actes Sud, 1997.

Portugal : fado, chant de l'âme, Le Chêne, 1998.

Sons latinos, Le Serpent à plumes, 2000.

Brésil. Musiques du Nordeste, Le Layeur, 2000.

Musiques du Maghreb, Le Chêne, 2002.

Loin du Brésil, entretien avec Claude Lévi-Strauss, Le Monde /
Chandeigne, 2005.

Cesaria Evora & le Cap-Vert, Amor o Cabo Verde, avec des
photographies de Pierre René-Worms, Éditions RFI/Tournon,
2008.

Johnny Hallyday, le roi caché, Éditions Don Quichotte, 2009.

Manu Chao, un nomade contemporain, Éditions Don Quichotte,
2012.

© ACTES SUD, 1997, 2014

ISBN 978-2-330-02809-1

VÉRONIQUE MORTAIGNE

CESARIA EVORA

LA VOIX DU CAP-VERT

biographie

ACTES SUD

Extrait de la publication

REMERCIEMENTS

Cesaria Evora et sa famille, Teofilo Chantre, Yolanda Corrêa, Patricia Martins, Vasco Martins, Mario Matos, Manuel de Novas, François Post, Isabel dos Santos, José da Silva.

à Luana, ma fille

PRÉAMBULE

“Ce que je voudrais que l’on raconte sur moi ? D’abord que j’ai toujours voulu être libre et célibataire, et que je n’ai jamais accepté officiellement de vivre avec un homme. Bien sûr, j’avais ma vie, mais la maison de ma mère était sacrée. J’ai eu trois enfants de pères différents. La critique des autres existe toujours. Que l’on boive, que l’on se marie ou que l’on divorce. Je n’y accorde pas d’importance. Quand je prenais un whisky dans un bar et que j’entendais jaser, j’en reprenais un double, comme ça, au moins, ils savaient quoi dire. Les gens bien, qu’ils soient riches ou pauvres, noirs ou blancs, ont toujours été mes amis.”

AVANT-PROPOS

Tout comme Amalia Rodrigues a incarné le Portugal, ou du moins l'idée que le pays se fait de lui-même et de son histoire poétique, tout comme Oum Kalsoum symbolisait l'indépendance d'une Egypte à la frontière du monde moderne et du monde paysan, puis l'unité panarabe, Cesaria Evora était la voix du Cap-Vert, quatre cent mille habitants dedans, autant dehors. Indissociable de l'histoire de l'archipel africain, la chanteuse des bars de Mindelo est restée la première femme africaine à vendre autant de disques à travers le monde. Hissée au rang de "meilleure ambassadrice du Cap-Vert", selon les termes mêmes du gouvernement de son pays, celle que la presse internationale avait surnommée "la diva aux pieds nus" était restée profondément elle-même : une femme du peuple de Mindelo, la ville principale de l'île de São Vicente, longtemps vouée au commerce portuaire sous la domination des compagnies charbonnières anglaises.

Il y a dix ans, pas un producteur n'aurait parié un kopeck sur Cesaria Evora, une femme ronde, pauvre, noire, sachant à peine écrire, déjà vieillissante et trop souvent exploitée par des managers véreux. En 1997, alors que s'achève la réédition de cette biographie, Cesaria Evora, resplendissante, étale enfin ses ors et ses sourires, ses succès et ses bonheurs. C'est un conte

de fées, fragile et secret, si fort en enseignements sur la résistance au destin, sur les cycles de la décadence et de la construction qu'il convient de le méditer. Ainsi, Cesaria, fille de Mindelo, île métisse qui fait les yeux doux à l'Amérique et aux Caraïbes, a-t-elle réalisé cet improbable crossing-over, le plus souvent réservé aux stars anglo-saxonnes, entre les générations et les peuples. Introvertie, repliée sur elle-même, mais aussi drôle, amateur de blagues et d'anecdotes, Cesaria Evora a habité Mindelo jusqu'à sa mort. Quand une tournée ne l'amenait pas en France, en Allemagne ou aux Etats-Unis, elle trônait, assise sur le seuil, à l'entrée de son chez-soi, une maison de femmes, où sa mère, sa fille et elle-même régnaient sur les faits et gestes quotidiens de tout un chacun. Dans ce défilé de marchandes d'ignames, de poissons, de farine ou de maïs, s'infiltraient des amis, nombreux, fidèles, des connaissances, des profiteurs et des touristes. Cesaria s'en divertissait : ce n'était pas elle que l'on venait visiter, mais la réalité profonde de son pays, morceau de désert sahélien chipé au continent par les flots atlantiques.

Cesaria Evora était la voix du Cap-Vert, parce qu'elle en avait hérité le génie, cette sorte de résistance à toute épreuve, d'obstination, marquée par les cycles de sécheresse qui ruinent périodiquement l'économie du pays depuis sa découverte, l'émigration massive, et l'espoir jamais épuisé du retour des jours meilleurs. Cesaria n'était pas différente des milliers de femmes cap-verdiennes, travailleuses des champs de l'île de Santiago, vendeuses des marchés mindelenses ou femmes de ménage de Rotterdam. Elle en avait l'apparence physique, métisse des îles, joueuse et provocante, mamma africaine ayant appris à doser les herbes et le piment *malaguete* de ses ancêtres venus des côtes

de Guinée. Sa différence, c'était sa voix, son extrême sensibilité à la poésie, et sa manière bien à elle de fréquenter les marges, d'où tout se sait et tout s'observe, plutôt que de chercher la ligne droite de l'intégration. Cesaria faisait peu de compromis. Elle ne trichait pas, même admirée, elle ne jouait pas à la bourgeoise. Le petit peuple ne l'a jamais trahie. Elle était des leurs, et elle savait mieux que quiconque en dévoiler les blessures et les joies.

Cesaria Evora n'expliquait pas, elle racontait des choses simples. Elle s'embarrassait peu de la chronologie, mais elle disait en deux mots l'essentiel : les mornas et les coladeras qu'elle avait choisi de mettre dans son répertoire sont parmi les plus belles déjà composées au Cap-Vert, un pays où la littérature en créole afficha son originalité dès les années trente, malgré la dureté du régime salazariste, et qui donna au mouvement des indépendances africaines l'une de ses personnalités politiques les plus charismatiques, Amilcar Cabral. Ces mornas et ces coladeras avaient en outre l'avantage d'accompagner pas à pas l'histoire de ce pays occupé par le Portugal durant plus de cinq cents ans, et, si l'on peut dire, créé par le colonisateur qui, à son arrivée en 1456, n'y trouva âme qui vive.

Ainsi Cesaria a-t-elle d'abord été pour le public occidental la femme de deux chansons : *Mar Azul*, une composition de B. Leza, personnage clé de la poésie cap-verdienne, et surtout, *Sodade*, sorte de fado tropical qui bâtit sa renommée mondiale. La première est une prière adressée à la mer afin qu'elle permette de revenir vers cette "*terra longe*", la terre lointaine, ce "*São Vicente pequinino*", ce tout petit Saint-Vincent où sont restées la mère et la bien-aimée. Chant nostalgique de l'émigré, une vocation cap-verdienne, cette

supplique au rythme chaloupé évoque aussi la terre mythique, ce nulle part, l'Afrique sans doute, d'où l'esclave a été arraché dans les siècles passés. Nous voici au cœur du blues, auquel Cesaria a apporté sa contribution de femme africaine déracinée. *Sodade* évoque l'un des épisodes les plus douloureux de l'histoire cap-verdienne : la déportation forcée de travailleurs vers les îles de São Tomé e Príncipe ou vers l'Angola. Triste prolongation de l'esclavage, cette pratique ne s'est éteinte qu'au cours de la deuxième moitié de ce siècle. Cesaria portait toute cette histoire sur ses épaules. Elle portait celle du déclin du port de Mindelo, celle des nuages fuyants et inutiles. Mais elle représentait aussi ce peuple cap-verdien heureux, rieur, mélangé, aimant danser et déclamer des poésies.

Alors, la *catchupa*, le plat de maïs et de haricots, devient communautaire. La table est ouverte, la marmite fumante. Y puise qui veut, et la force revient aux faibles. Le succès a rendu à Cesaria sa fierté, l'a sortie d'une infériorité dans laquelle beaucoup auraient voulu la maintenir. Il a donc fallu relire l'itinéraire de Cesaria à la lueur du passé de son peuple, et comprendre, avec une infinie patience devant ses rebuffades et ses lignes de fuite, que si elle s'était obstinée des années durant à chanter pieds nus, c'était certes par confort et par goût, mais aussi parce que le colonisateur portugais, relayé par la bonne société locale, interdisait que l'on marche sans chaussures sur les places et les trottoirs, réservant, dans une sorte d'apartheid invoué, la chaussée basse aux Noirs, aux va-nu-pieds, dont elle était, dont elle n'a jamais cessé d'être.

SAÕ VICENTE, DÉSERT ET MER

Passer d'une île à l'autre, sur l'archipel du Cap-Vert qui en compte dix, c'est descendre chaque fois dans l'histoire : pas un aéroport, pas une place principale qui n'ait pris le nom du héros national, Amilcar Cabral, intellectuel métis éduqué dans l'un des premiers lycées d'Afrique, celui de Mindelo, et sans qui la Guinée-Bissau et le Cap-Vert auraient peut-être accédé à l'indépendance avec moins de panache. Arrivant à Mindelo à la fin des années trente, le jeune Cabral a dû aborder la ville par la mer. L'entrée dans ce qui fut l'un des ports les plus courus d'un commerce en étoile, reliant l'Afrique australe, le Brésil, les Antilles à l'Europe, est sûrement inoubliable. Les eaux y sont d'un bleu-indigo profond, assez tourmentées pour rappeler leur appartenance à l'océan Atlantique. La ville est blanche, comme Lisbonne, le château Saint-Georges en moins. Comme si les Portugais avaient transposé un peu du caractère maure de leur capitale. Mais ici, hormis la forteresse militaire, le fort d'El Rey construit en 1852, les bâtiments n'ont que peu conquis les hauteurs, trop arides, trop farouchement indépendantes dans leur nudité.

Pas d'arbres, ou si peu, pas de verdure qui viendrait rappeler les liens de ce territoire sahélien et de l'Afrique noire, avec qui cette République enfin délivrée du joug

portugais en 1975, a pourtant eu sort lié jusqu'en 1980. De loin, on repère des palmiers épars, des acacias et des fromagers au coin des rues, que l'on prendra pour autant de signaux de la vie citadine. Il y a aussi l'avenida Marginal, esplanade de bord de mer où se pressaient naguère les courtiers en navigation marchande, et célébrée par une poignée de chansons du bien-vivre. Au centre de ce dispositif intrigant, les Portugais ont placé la réplique en miniature de la tour de Belém de Lisbonne, point de départ des vaillants navigateurs payés par l'infant Henri pour élargir l'amplitude de la province portugaise. Plantée en bord de mer, au centre de la ville, la tour de Belém mindelense sert de capitainerie du port jusqu'en 1960 : c'est là, dans le commerce portuaire, que se situaient la puissance, l'argent, la vie, et la raison d'être d'une ville fabriquée pour les besoins de la marine marchande.

Depuis, la puissance s'est déplacée, du côté de la plage de la Laginha, vers l'usine de dessalement de l'eau, élément indispensable à la survie sur l'île. La petite odeur de kérosène, la même que l'on retrouvera sur les grillades artisanales attisées en douceur à l'essence faite de bois, n'empêche personne de déguster des *chops* au bar circulaire de la Laginha, ni le petit ronronnement incessant, rassurant comme une loupote dans la chambre d'un enfant, des moteurs de l'usine, de se faire dorer au soleil. Au temps de la jeunesse d'Amilcar Cabral, le port de Mindelo consommait son déclin. Mais le lycéen, né en Guinée-Bissau de parents cap-verdiens, n'eut sans doute pas le loisir de contempler, fasciné, les épaves plantées au milieu de la baie. Des gamins audacieux, sans peur de la coupure ou du tétanos, sans hantise des âmes perdues et des marins revenants, les habitent aujourd'hui de leurs

cris joyeux, prenant les rambardes mangées par le temps pour des plongeurs de Jeux olympiques. L'une de ces épaves, un cargo qui transportait de la viande, fut baptisée par des riverains moqueurs le *Karl-Marx*. Sur l'avenue Marginal, on jure encore que c'était bien là son vrai nom.

La rouille est une couleur qui sied à merveille aux eaux profondes du port de Mindelo. Elle s'allie à la rudesse et à la dureté ciselées, à l'ocre, au jaune, au noir, à l'orangé, des montagnes. Il y a de l'acier dans ces couleurs. Les navires venus en réparation dans les cales sèches du bout de la rade, gros amas de fer mis à nu, semblent sortir tout droit du flanc du morne qui coupe la baie, la Baia do Porto Grande, du reste de l'île. Des rails, de la peinture orangée, les flammèches et les étoiles aveuglantes des soudures. Devant, masquant l'essentiel de ce travail de Vulcain, un alignement de navires vétustes et gris : la flottille de pêche cubaine, qui vient, depuis l'Angola, se refaire une santé dans un pays frère, du moins jusqu'en 1990, date d'apparition du multipartisme qui permit la victoire en 1991 du parti d'opposition, le Mouvement pour la démocratie (MPD). Sur ces bateaux aux derrières renflés de nasses artisanales, les équipages prennent leur mal en patience. Des hamacs, des fumeurs de havane, du rhum venu d'ailleurs. On ose parfois une descente en ville comme au bon vieux temps des bordels, mais l'argent est rare, la discipline toujours exigée.

Les Cap-Verdiens entretiennent un rapport d'amour et de haine avec la mer. Ils en vivent, elle les relie aux îles sœurs, elle leur permet de partir, d'enfin mettre un pied sur le monde. Puisque, ici, c'est un monde à part. Mais la mer divise aussi, elle alanguit, bouscule. Les Mindelenses sont comme beaucoup d'insulaires

à travers le monde : terriens, agriculteurs dans l'âme, se protégeant des ennemis en perchant les villages, dédaignant la barque au profit de la binette, mangeant du poisson quand le gibier manque, et déléguant le droit de vivre des produits de l'eau salée à quelques pêcheurs côtiers moins habiles à cultiver le maïs. Mettre un pied sur un bateau n'est donc, *a priori*, pas un exercice réjouissant. D'autant que la mer, le vent multiplient les pièges : des barres à la réputation cruelle, des chenaux de triste renommée, des souvenirs époustouflants de navires encalminés que ni le temps ni la navigation à moteur n'ont su effacer.

La plupart des candidats au passage d'une île à l'autre sont donc persuadés de l'inévitable : le mal de mer. L'autosuggestion aidant, les symptômes apparaissent au premier roulis. A l'étranger sans souci, il se trouvera toujours quelqu'un pour dire, l'air pâle et sentencieux : "*Vous n'avez jamais vu cet océan démonté.*" Qu'il soit pour l'heure une tache d'huile importe peu. Le bateau est une épreuve. Les symptômes soulèvent de pénibles souvenirs, et parmi eux, l'arrivée d'Afrique, en esclaves, en êtres humains monnayés. Puis, le départ vers les Amériques, vers le Portugal, pour tenter une fortune meilleure, l'éloignement, l'exil.

"*Mar di Canal / Bô é carambolento / Bô carambolam / Nha casamento*", dit une chanson : "La mer du Canal [celle qui sépare São Vicente de sa voisine, Santo Antão] est intrépide, elle tourmente les mariages." Chez Eugenio Tavarès, originaire de l'île de Brava et l'un des premiers poètes de la morna, le fado des îles délicieusement composé en créole, plus rarement en portugais, la mer est un abîme profond, indifférent à l'humain, et linceul de l'aimée : "*Roubaste-me a luz querida do amor / E ma deixaste sem*

vida no horror” : “Tu m’as volé la lumière de l’amour / Tu m’as laissé sans vie dans l’horreur.” Ailleurs, la mer sera messagère, mer bénie, qui ramène ceux que la vie a pris aux proches, à l’aimée, à la terre.

Mal de mer, mal d’amour. Mindelo est une ville féminine, une ville dont la population a su travailler avec le même courage que les femmes bretonnes dans les usines de sardines de Douarnenez pendant que leurs hommes grimpaient sur les mâts au milieu des éléments démontés. Elles ont trimé avec le même fatalisme que les épouses des pêcheurs de Nazaré, Portugaises endeuillées par avance, plantées dans leurs châles noirs sur la plage en attendant le retour des barques multicolores de leurs compagnons. Mindelo a su attendre. Elle a rendu vibrantes ces heures d’espérance, de désir contenu. *“La conscience de l’île s’est diluée dans cette espérance face à la mer et à la vie, l’île est devenue un continent abstrait, le lieu du songe”*, écrit Vasco Martins, musicologue et compositeur de musique contemporaine. De l’eau salée et du désert ardent. Un soleil salaud.

Cap-Verdien, cela veut tout dire, ou rien. Il faut préférer à cette appellation celle des origines exactes : de São Nicolau, de Santo Antão, de Santiago, de São Vicente. Prendre le bateau équivaut à partir à la reconquête de ses racines, à retrouver les siens, à revoir son paradis perdu, puis à l’oublier parfois pour les besoins de la vie moderne, le boulot, les enfants, la femme, le mari. La contradiction cap-verdienne et le génie de ce peuple, à qui personne n’a su apprendre à baisser les bras, sont tout entiers résumés dans une maxime, souvent citée sur les îles : *Ter de ficar e querer ir, ter de ir e querer ficar*, *“Devoir rester et vouloir partir, devoir partir et vouloir rester”*. Impavides, les marchandes : celles-là

prennent le navire ou l'avion avec une indifférence hautaine, munies de leurs paniers de citrons verts, de noix de coco, leur dame-jeanne de rhum, les langoustes hors saison planquées sous les poissons ou les tomates. L'air *enjoado* (écœuré, au sens propre, mais aussi désabusé), ces dames africaines au teint métissé font le voyage avec l'appétit du gros mangeur mis au régime.

Sur la digue, en contrebas du fort d'El Rey, règne une activité intense. D'ici partent les bateaux de passagers et de marchandises vers les îles voisines : il existe, en saison, une liaison quotidienne vers Santo Antão, qui se dresse de l'autre côté de la baie comme un roc, gardienne des secrets les plus massifs de l'inconscient collectif mindelense, alors que la ville-métropole ne paraît avoir conservé que les souvenirs amoureux, les confidences d'alcôve, les coups de cœur des poètes, les enchantements musiciens. Santo Antão produit, Mindelo vend. C'est à Santo Antão que se distille le *grogue* (le rhum), mais c'est à Mindelo qu'il est bu dans le plaisir du soir, entre chien et loup, sur la praça Nova (la place a été rebaptisée place Amilcar-Cabral, mais la population n'en a retenu que l'ancien nom). C'est à Santo Antão que se niche Barbincor, le malin, le diable, qui pousse le meilleur des hommes au pire. C'est à Santo Antão que pousse la canne à sucre la plus généreuse et que se nichent les vallées les plus vertes : bananiers, cocotiers, pieds d'ignames, maïs, manguiers chargés de fruits. C'est à Santo Antão qu'il pleut. Ainsi va la mémoire publique. Santo Antão, diable et bon Dieu, fait oublier sa solitude et son déficit à São Vicente.

A une encâblure de São Vicente, l'île de Santa Luzia affiche ses plages arrogantes, mais tous savent que, privée d'eau, c'est un désert où pas un humain ne vit.